



CHRISTIAN TOPALOV (DIR.), LES DIVISIONS DE LA VILLE

Olivier Ratouis

Christian Topalov (dir.), *Les divisions de la ville*, 2002 Paris, Unesco, Maison des sciences de l'homme (coll. « Les mots de la ville »), 469 p.

L'ouvrage constitue le tome 2 de la collection « Les Mots de la ville » dirigée par Jean-Charles Depaule et Christian Topalov. Cette collection, comme son nom l'indique, propose de visiter le champ de l'urbanisme à partir d'une interrogation sur les mots, partant du principe que « les mots qualifient, structurent l'espace urbain ». Les auteurs de ces ouvrages collectifs (le premier paru : Hélène Rivière d'Arc (dir.), 2002, *Nommer les nouveaux territoires urbains*) ne sont pas uniquement issus du champ linguistique proprement dit. Historiens, géographes, sociologues et sociolinguistes prennent pour corpus sources écrites, iconographiques et orales, afin d'investir le plan du (des) langage(s) de la ville. Cet ouvrage, particulièrement savant et dense, multipliant les terrains et les langues étudiés, s'avère difficile à présenter dans une note aussi rapide.

Identifier des registres de vocabulaire (technique ou non) et des locuteurs, conduit à faire émerger pour elle-même l'étude des mots, qui deviennent les objets centraux de cette vaste investigation. Ici, c'est le découpage urbain, langagier et pratique, qui définit l'angle d'attaque. Une problématique originale est développée, étoffée par une dynamique scientifique d'une remarquable ampleur, à la fois dans cet ouvrage et dans le projet qui le sous-tend. L'ambition est en effet de reformuler, pour reprendre le titre d'un célèbre ouvrage de sociologie urbaine française, la *question urbaine*. Il ne s'agit pas pour autant d'un travail d'équipe à proprement parler, mais d'une collection d'articles d'une vingtaine d'auteurs provenant de pays et d'institutions souvent éloignés dans l'espace (Afrique, Asie, Amérique et Europe). Plusieurs langues sont ainsi étudiées, le japonais et le chinois, l'italien et l'arabe, mais aussi les langues coloniales et leurs conflits particuliers avec les langues indigènes : l'anglais à Bombay, l'espagnol au Mexique et le français en Afrique.

L'ouvrage constitue l'un des développements d'une réflexion formalisée en particulier dans un article publié en 1996 dans la (trop éphémère) revue *Enquête* (Depaule, Topalov, « La ville à travers ses mots »). Faisant le constat d'un renouvellement en cours de l'épistémologie des disciplines manifesté par la prise en compte des contextes d'énonciation des savoirs scientifiques, les deux auteurs désignaient un nouveau « domaine d'investigation [...] : les langages organisateurs du social » (p. 254). Le programme des *Mots de la ville* était alors présenté comme portant sur les « registres de dénomination de la ville et de ses territoires en usage dans différentes aires linguistiques ». Le volume de 2002 est donc la mise en œuvre d'une partie de ce programme, l'approche par les mots étant le moyen d'arriver à « mieux comprendre les divisions des villes » (p. 1). Deux dimensions principales sont identifiées : celle des formes de classement et de qualification des espaces tels qu'ils sont organisés par les institutions d'une part ; celle des toponymes et des usages sociaux d'autre part.

L'ouvrage est organisé de façon historique en trois parties : « Des anciens régimes aux Lumières », « Le choc de l'expansion occidentale », « Modernisations contemporaines ». On peut essayer de dégager un certain nombre d'éléments de cette somme, rendant compte de la mise en évidence d'un lexique spécifique, celui des divisions de la ville :

1. — *La distinction entre dénominations administratives et langue vernaculaire*. Celle-ci est renforcée, dans les situations coloniales, par celle entre la (les) langue(s) du colon et celle(s) du colonisé. P. Chopra fait l'histoire à Bombay de *Khambala*, lieu des khams (esprits des ancêtres),

devenu le quartier *Cumballa*, sans plus aucune signification mais à consonance britannique. M. Kerrou observe le marquage puis l'effacement des limites tracées par la *médina* de Kerouan, mot arabe francisé servant à opposer la ville ancienne à la nouvelle ville européenne. Ainsi, ville européenne et ville indigène se font face et leurs lexiques se partagent rarement. À Mexico, ville de fondation coloniale, A. Lira relève une différenciation ancienne marquée dans la langue du colon. La *traza*, ville espagnole en damiers, comprenait treize *cuadras* (ilots réguliers carrés). La ville indienne s'y est agrégée tout autour sous la forme de *barrios* et de *pueblos*, irréguliers et discontinus ;

2. — *La grande variété des modalités de division de l'espace et des types de séparation*. À Shanghai, Ch. Henriot et Zh. Zu'an montrent que le « compartiment » chinois (*chengxiang*) délimite ce qui est « dans la ville » (*chengxiangnei*) et ce qui est « hors la ville » (*chengxiangwai*). Ce type d'opposition est identifié dans de nombreux cas, pour Livourne par exemple où S. Fettah y voit « un système livournais [où] [...] la dualité est un élément fondamental de l'ordre urbain » (p. 95) : *vecchia città/nuova città, esterno/interno*... Avec l'ère Meiji (1868), le *ku* (district administratif) réservé sous l'ère Edo pour désigner les quartiers bourgeois est étendu à l'ensemble de Tokyo (Y. Ishida). Le cas des toponymes est intéressant. À Abidjan, en 1993, l'Agence d'aménagement urbain est chargée de trouver des dénominations officielles aux nouveaux quartiers urbains. Dans cette capitale plurilingue, le « français populaire ivoirien » produit le nom de quartier *Sans manquer* (« on n'y manque de rien »), se mélange dans un tiers des cas avec les langues africaines (*Kouté village*) et croise une impressionnante série de dénominations à base de sigles renvoyant à opérations immobilières à la base (*Sogefiha, Quartier Sodeci*) (F. Leimdorfer et al.) ;
3. — L'importance et la manière dont les strates temporelles se succèdent, et parfois se surajoutent, dans la ville. Le Shanghai prérévolutionnaire superpose deux langues coloniales aux deux quartiers étrangers : le *settlement* et la *concession*. La révolution efface ces marquages sociaux pour imposer une division administrative entre vieille ville (*jiu chengqu*) et nouveaux villages (*xincun*). « Les temporalités de l'usage [des] mots se superposent et signalent des rythmes, rapides ou lents, du processus d'urbanisation et des pratiques sociales » explique M. da Silva Pereira à partir d'une analyse du lexique de la ségrégation à Sao Paulo (p. 256) ;
4. — La mise en concurrence des termes, selon différents critères. B. Marin montre comment en Italie *quartiere*, en rivalité dans différentes villes italiennes avec *sestiere* ou *terziere* par exemple, finit par s'imposer. On retrouve ce mot dans l'étude sur Livourne où l'on apprend qu'en 1783, « on divisa la città en cinq quartieri puis la campagna en trois quartieri » (p. 91).

À ces douze articles s'ajoute une volumineuse conclusion de C. Topalov (p. 375 à 449) ⁷ qui fait retour sur des savoirs dégagés ici mais aussi ailleurs, offre des éléments de synthèse et ouvre des perspectives. Cet article est bien plus qu'une simple conclusion. Sa richesse tient dans une traversée de l'histoire par des exemples nombreux. Son originalité tient notamment dans le fait qu'il propose d'utiles catégorisations : « les divisions sociales comme divisions spatiales », les « villes juxtaposées », les « villes sans territoire », les « villes duales »... Le travail sur les mots permet d'interroger les divisions urbaines, objectif initial, après avoir précisé les approches.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - 89.156.64.92 - 16/10/2018